

FORUM

Un témoignage de la romancière Kaylie Jones sur le grand écrivain américain mort le 1er novembre

« Je me souviens de William Styron »

Article paru dans l'édition du 10.11.06

New York. Journée glaciale et lumineuse. C'est une femme blonde, une quarantaine d'années, cheveux courts, sourcils fins, le nez aquilin et le teint sans fard, qui émerge sur Lexington Avenue. Kaylie Jones est la fille de James Jones, l'auteur de *Tant qu'il y aura des hommes* et de *La Ligne rouge*. Dans les années 1950, à Paris, Jim Jones, Norman Mailer et William Styron s'étaient proclamés « trois meilleurs écrivains américains » de leur génération. Ils avaient survécu à la guerre ; ils n'avaient pas 30 ans. Kaylie, elle, se souvient de Styron comme le meilleur ami de son père, qui passait des nuits entières à discuter avec Jim Jones de romans « plus vastes que la vie ». A la mort de son père, Kaylie a 16 ans, et elle entame une correspondance avec Styron. Plus tard, elle deviendra elle aussi romancière, auteur notamment de *A Soldier's Daughter Never Cries*, un roman semi-autobiographique. Retour sur une jeunesse passée aux côtés de Styron, mort le 1er novembre (*Le Monde* du 3 novembre).

Quelles ont été vos premières impressions de William Styron ?

William Styron a rencontré mon père ici à New York vers la fin des années 1950, par l'intermédiaire, me semble-t-il, de Norman Mailer. Styron venait de publier son premier roman, *Un Lit de ténèbres*, qui a connu un immense succès critique. Il avait 26 ans à peine. Mon père avait publié *Tant qu'il y aura des hommes* en 1951, et *Norman The Naked and the Dead* en 1948. Ils avaient tous les trois plus ou moins le même âge, et ils adoraient se faire concurrence. Quand je suis née, l'amitié entre mon père et Bill Styron était scellée depuis longtemps. Mes parents n'avaient pas de famille ; les Styron étaient notre famille. Ils logeaient chez nous, à Paris, et nous, nous allions chez eux, à Martha's Vineyard, ou dans le Connecticut...

Comment se passaient les soirées entre votre père et Styron ?

Je me souviens qu'ils bavardaient toute la nuit, qu'ils s'engueulaient à propos d'un personnage, comme s'il était vivant et réel. Joe Christmas dans *Lumière d'août* de Faulkner, par exemple : l'un soutenait que c'était un criminel, et l'autre qu'il était mû par toute la force d'inertie de son passé... Les souvenirs de Bill et de mon père se mêlaient inextricablement à leur imaginaire. Leur vécu, à ce qu'ils auraient pu vivre. Et moi, j'ai grandi là-dedans.

Que représentait Styron pour vous ?

Un oncle, ou peut-être un parrain. Je ne savais même pas qu'il était un écrivain très connu ; pour moi il était simplement un grand ami de mon père. Un très bel homme dans sa jeunesse, ténébreux, écrasé par ses démons familiaux, ses racines sudistes. Je me souviens aussi d'une bagarre entre Styron, mon père et Mailer, à la suite de laquelle mon père et Styron n'ont plus adressé la parole à Norman pendant près de quinze ans... C'était une bagarre bête, l'un d'entre eux avait dit à l'autre que l'oeuvre du troisième était médiocre. Peut-être Mailer avait-il dit à Styron qu'il n'aimait pas les livres de mon père. Je n'ai jamais su, et leurs biographes respectifs donnent à ce sujet trois versions différentes... Bref, ce n'est que beaucoup plus tard, quand je suis allée à l'université, que je me suis rendu compte que Bill Styron était si important qu'il y était enseigné...

Vous êtes-vous rapprochée de Styron après la mort de votre père, en 1977 ?

Oui, Styron a été très affecté par cette mort. Et moi, comme mon père n'était plus là, j'ai commencé à poser un tas de questions à Bill ; je lui écrivais des petits mots : « Qu'est-ce que ça veut dire, ça, dans ton livre ? On a dit cela dans mon cours, qu'en penses-tu ? » On s'écrivait des petites lettres. Il n'a pas toujours été un correspondant assidu, mais il était d'une grande douceur à mon égard. Et je crois que, très rapidement, bien avant 1985, il a ressenti les premiers symptômes de cette dépression qui a fini par avoir raison de lui une décennie plus tard.

Comment Styron a-t-il vécu la publication du *Choix de Sophie* ?

Je me souviens de la violence des critiques - parce qu'il s'était permis de parler d'Auschwitz, et qu'il n'était pas juif. Bill, lui, a toujours maintenu que c'était une erreur grotesque, dangereuse même, de réserver le « traitement » de la Shoah aux seuls juifs, écrivains ou non. Et puis, il a décidé de passer par-dessus ces critiques, parce qu'il s'y attendait, et parce qu'il était déjà trop célèbre. Ce qui n'avait pas toujours été le cas. Lorsque la critique a descendu *Les Confessions* de Nat Turner, en 1967, Bill avait reçu des menaces de mort, et il en avait été extrêmement affecté.

Avez-vous des souvenirs personnels de l'époque de *Sophie* ?

Oui ! Je me souviens d'une grande dispute entre mon père et Bill, pendant que Bill écrivait *Le Choix de Sophie*. Mon père lui disait que c'était une idée idiote pour un livre, qu'il s'agissait d'un mensonge, qu'aucune femme n'abandonnerait un enfant pour un autre. Styron avait connu cette femme, une catholique polonaise survivante d'Auschwitz, devenue Sophie dans le livre. Il l'avait rencontrée à Brooklyn dans les années 1940. Et elle lui avait raconté cette histoire. Mais mon père était persuadé qu'elle était mythomane.

Styron vous avait-il jamais parlé, personnellement, du *Choix de Sophie* ?

Oui, je me souviens que Bill ne parlait pas assez bien le français au moment de la traduction de son livre, et qu'il était préoccupé par la question de l'argot... Alors, un jour, à Paris, il a demandé à mon père : « Comment dit-on « You have a hard-on » ? » et mon père lui a dit, « Demande-lui à elle, elle a 15 ans, elle devrait savoir. » Et moi j'ai corrigé la traduction et je lui ai dit d'écrire : « Tu bandes », ce qui est resté dans la version française...

Y a-t-il, à vos yeux, un personnage de l'ombre que la légende, en Amérique comme en France, aurait mis de côté ?

Je pense. D'abord, il a été un grand coureur, ce dont personne ne parle en Amérique, surtout pas sa biographie « autorisée ». Et parfois il n'était pas très commode... Puis il y a eu le mensonge avec l'alcool, le fait que dans *Face aux ténèbres* il a voulu faire croire à la terre entière qu'il avait arrêté. Or je suis certaine que ce n'était pas une dépression anodine - c'était lié à son alcoolisme, à l'anxiété des descentes, et non aux médicaments, ou à une quelconque maladie mentale... Mais ça, c'était un secret de famille, comme chez nous, avec mes parents.

Quel est votre dernière image de lui ?

Je l'ai vu plusieurs fois avant sa mort, mais je me souviens en particulier de la dernière fois que j'ai vu Mailer et Styron ensemble. C'était lors d'un colloque au sujet de mon père, dans notre vieille maison de Sagaponack, à Long Island. Mailer, Styron, Vonnegut... tout le monde était là. Mailer et Styron se parlaient à nouveau. Ils m'ont dit : « Nous sommes trop vieux pour nous bagarrer encore ! » Maintenant, j'ai l'impression que c'est toute une génération qui s'en va, ma jeunesse, les années parisiennes... Nous savions qu'il était malade, mais il travaillait depuis presque vingt ans à un livre qu'il n'a pas terminé. C'est ce qui m'obsède le plus aujourd'hui. Cette défaite silencieuse face au temps.

Propos recueillis par Lila Azam Zanganeh

Le Monde.fr

- » A la une
- » Le Desk
- » Opinions
- » Archives
- » Forums
- » Blogs
- » Examens
- » Culture
- » Finances
- » Météo
- » Carnet
- » Immobilier
- » Emploi
- » Shopping
- » Nautisme
- » Voyages
- » Newsletters
- » RSS

Le Monde

- » Abonnez-vous 15€ par mois
- » Déjà abonné au journal
- » Le journal en kiosque



© Le Monde.fr | Fréquentation certifiée par l'OJD | Conditions générales de vente | Qui sommes-nous ? | Index | Aide